

Romain Rolland et Stefan Zweig

L'épreuve de la haine

Marc Crépon

Conférence donnée le 27 juin 2015 au Centre Culturel Romain Rolland à Clamecy. Ce texte sera repris, par son auteur, dans un ouvrage en préparation sur la violence et fait également l'objet d'un cours aux élèves de l'Ecole Normale Supérieure.

La violence, à commencer par celle qui caractérise toutes les guerres, prend toujours par surprise ceux et celles qui, quelques semaines avant son irruption, son effraction dans la vie de chacun, voulaient garder toutes les raisons de se rassurer, en les croyant *impossibles*, malgré tous les signes annonciateurs de leur venue : la montée des tensions internes ou internationales, dans le cas des conflits, les déclarations menaçantes des uns et des autres, les tribunes alarmantes publiées dans la presse. Il semble toujours, avant que le déluge de destructions qu'elle entraîne devienne l'évidence, que les *raisons* de l'empêcher et de la stopper l'emporteront sur sa folie, que la parole, autrement-dit, reste encore *possible* et qu'au bout du compte une solution se présentera, parce que, dit-on, il n'y a pas de bien plus précieux que *l'entente, la paix civile et internationale* et de mémoire plus traumatisante que celle des guerres passées. C'est pourquoi la surprise est double. D'une part, la guerre, elle-même, à laquelle personne ou presque ne voulait croire est un saisissement. D'autre part, les premières victimes, les premières destructions et, avec elles, les premiers soupçons d'exactions et de crimes ont pour effet immédiat que, du jour au lendemain, les voix de la paix, celles-là mêmes qui voulaient *croire* la guerre impossible, sont aussi rapidement étouffées qu'un flambeau qu'on éteint en même temps que sont reniés les idéaux qui en entretenaient la flamme, qu'ils soient « culturels », « moraux » ou « politiques ». Car c'est alors *au service de la violence* que la « raison » désormais belliciste, mais aussi la littérature et la science se mettent, rares étant les voix qui trouvent encore le courage de s'opposer à l'emportement général : c'est à dire à la « culture de l'ennemi » et à la construction de la haine qui en sont les instruments les plus efficaces et les plus impérieux.

La haine, il faut d'abord la comprendre dans ce qui en fait l'essence : une rage de destruction, une volonté radicale d'anéantissement. Elle ne se réduit

pas à un conflit d'opinions ni à une opposition politique. Elle n'est ni « raisonnable » ni « rationnelle », quels que soient les arguments et les prétextes qu'elle avance. La haine est une passion — et c'est toujours ainsi que les philosophes classiques l'ont décrite — Elle est une passion qui introduit dans la politique une déraison meurtrière. Pour autant, elle n'est pas naturelle ou spontanée. Elle ne s'explique pas par une hypothétique essence conflictuelle de la relation qui précipite les uns contre les autres. Quand bien même tous les signes (toujours plus orchestrés qu'on ne pense) nous seraient donnés du contraire, la haine est toujours une construction. Voilà la première thèse qu'on soutiendra : la haine est le ressort dont ont besoin les forces politiques pour toutes les guerres qu'elles mènent, à l'extérieur, comme à l'intérieur. Car toute guerre suppose qu'un ennemi soit ciblé comme devant être anéanti. Or il ne va jamais de soi qu'il soit perçu comme tel. Encore une fois, il n'y a pas d'ennemi « naturel », quelle que soit l'illusion qu'on en ait. Il suppose une culture — une culture qui « cultive sa désignation, sa perception comme tel, une culture qui les fait naître, grandir, qui les développe et les entretient (cette désignation et cette perception de l'autre comme un ennemi), qui les inonde de tous les moyens à sa disposition — ce qu'on appellera *la culture de l'ennemi*.

La haine est l'instrument de cette culture. Comme toute passion, c'est une passion intéressée, une passion dont l'intérêt est de renforcer, de consolider la perception de l'ennemi désigné et ciblé comme devant être détruit. Pour autant, et même s'il y a beaucoup de calcul dans la haine, elle ne se réduit jamais à ce calcul. Car ce qu'il faut ajouter aussitôt, comme son second trait distinctif, c'est que les forces libérées à cette occasion, le plaisir-désir de meurtre, le désir de vengeance, la pulsion de mort, finissent toujours par devenir incontrôlables ; la haine au bout du compte échappe à tout contrôle ; elle sort des limites dans lesquelles ceux-là même qui avaient pris la responsabilité d'en déclencher la manifestation pensaient pouvoir la contenir. Cet excès, cette mesure, cette contagion, c'est ce qui fait de quiconque se risque à en appeler à la haine, pour s'en servir, à l'encourager, pour se donner une arme, un apprenti sorcier. Ce n'est pas en vain qu'on parle à son sujet

de « déchaînement », de « débordement » ou d' « explosion ». S'il peut y avoir assurément des motifs qui expliquent la haine, ses discours et ses images, sa rhétorique et les montages qui la produisent, il faut reconnaître en même temps que ce qui est provoqué, ce qui est produit échappe toujours à la raison, débordant tout calcul. Voilà pourquoi l'ennemi — et c'est un point capital — l'ennemi ne se réduit jamais à sa construction rationnelle. Sa production qui en fait un objet de fantasme incalculable, infiniment explosif, finit toujours par excéder tout motif rationnel. Voilà pourquoi elle échappe à tout contrôle.

Vient le temps, en effet, — et ce temps vient toujours — où la haine a si bien prise dans le terreau de la culture de l'ennemi qu'il semble impossible de l'en arracher, de l'extirper, de revenir en arrière, d'arrêter le cours de ses débordements, de sortir de la spirale de violences qu'elle engendre inéluctablement. Tout se passe alors comme s'il était impossible à ceux qui s'y sont abandonnés de faire ce que la raison pourtant ordonnerait de faire : prendre de la distance, garder la mesure, revenir en arrière, porter un coup d'arrêt aux emportements meurtriers. Telle est la responsabilité des fauteurs de haine. La passion qu'ils déclenchent chez les uns et les autres les privent de tout recul et elle ignore la mesure. Elle refuse toutes les médiations, à commencer par celles du langage. Elle ne donne à la parole, au dialogue aucune chance de la guérir, de la supprimer ni même de l'atténuer : la haine ne connaît pas l'atténuation. Voilà pourquoi elle est une **épreuve**. Elle l'est pour tous ceux et celles qui veulent résister à son emprise, garder une indépendance de l'esprit, un souci de la vérité et surtout, avant toute chose, *préserver de la violence*. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet ! La violence est le nœud de la question. La haine cherche la violence, elle la demande, elle la désire, de façon plus ou moins explicite, elle ne veut pas autre chose, elle ne sait pas sortir de son obsession envahissante.

Et c'est la raison pour laquelle, cette épreuve en est une aussi pour le politique. La politique heureusement ne saurait tolérer que la haine destructrice échappe à son contrôle, de façon durable, elle ne peut la laisser s'installer au-delà du besoin qu'elle en a eu, pour mener l'une ou l'autre de ses guerres, quand elle a cédé à sa tentation, et de l'usage qu'elle en a fait, à ses risques et périls, dans des circonstances très déterminées et de façon très ciblée. La haine, en ce sens, présente un défi non seulement pour ceux qui veulent s'opposer à elle, parce qu'ils ont conscience de ses ravages, comme Romain Rolland à l'automne 1914, mais également pour ceux qui l'ont déclenché et qui ne savent plus comment l'arrêter, enfin et surtout pour ceux qui héritent d'une situation politique et d'un climat moral, d'un contexte humain, faudrait-il dire, qu'elle a, depuis longtemps, profondément gangréné — comme ce fut, plus tard dans le siècle, le cas de Gandhi, de Martin Luther

King et de Nelson Mandela.

Parce que vaincre la haine, la contrer, la surmonter, la dépasser, c'est d'abord suspendre ces violences et inverser, renverser le cours d'une histoire qu'elle domine. Et c'est, donc, distiller dans les cœurs et les esprits, voir imposer aux institutions une forme déterminée de « non-violence », en trouvant les ressources nécessaires pour échapper à l'enchaînement des destructions. Toute la question alors est de savoir où puiser les ressources, indissociablement morales et politiques, spirituelles peut-être, de cette interruption, de cette voie de dégagement, de ce retournement même de la destruction mutuelle en construction commune. Tel est au demeurant le problème partagé par les quatre grandes figures, les quatre voix, les quatre destins que j'évoquais à l'instant, comme autant de phares de cette non-violence dans le siècle.

Il faut dire encore un mot de la violence. Il y aura toujours deux façons de la penser. La première lui suppose des vertus, elle la justifie par *le but recherché* qu'elle présente comme bénéfique : une justice salvatrice, une revanche indispensable, la restauration d'un ordre, le paiement d'une dette, une révolution nécessaire. Or, pour obtenir cette perspective flatteuse, il faut à ceux et celles qui se réclament de la violence transiger avec la vérité du but poursuivi et de ses conséquences — ce qui veut dire en organiser une perception et une interprétation sélective. C'est pourquoi il n'y a pas de justification de la violence, au titre de la haine, qui ne soit en même temps un renoncement à la vérité et à ses bienfaits. Voilà ce que Romain Rolland n'aura de cesse de rappeler aux folliculaires de la haine, comme aux cohortes haineuses qu'ils poussent à battre le pavé, convaincues qu'elles sont animées d'une juste colère : la haine de l'autre, avec ce que celle-ci comporte d'insultes, d'outrages, d'appels au meurtre, et le refus ou le déni de la vérité vont toujours de pair. Et les ressources qui permettent de surmonter son épreuve supposent toujours que les masques tombent, que les mensonges soient dénoncés et que soient rétablies les conditions d'une parole partagée, animée du souci et du courage de cette même vérité. A l'inverse, l'idolâtrie haineuse de la « Patrie », de l' « identité », mais tout aussi bien d'une étrange « Justice », d'une étrange « Liberté » et même d'une « Paix » douteuse — qu'il faut écrire ici avec des guillemets et des majuscules, pour indiquer qu'il ne s'agit pas de leur idée, mais bien de leur « idole meurtrière » — se distingue en ceci qu'il lui faut toujours s'accommoder d'un mensonge répété sur les effets de la violence qu'elle autorise, se masquer, se voiler, minimiser ce qui est détruit, en leur nom. Or ce qui est détruit est toujours une addition de singularités discontinuée : 1+1+1 ... etc. Et non tel et tel ensemble indéterminés dans leur extension, une « masse », une « classe », une « race » — n'importe quelle « différence » —

ceux là mêmes auxquels s'en prennent les discours et les actes haineux. Lorsqu'on dit, par conséquent, que ses propres mensonges rendent la haine aveugle, c'est d'abord et avant tout ces singularités (1 + 1 + 1, etc.) qu'elle ne voit pas, qu'elle ne peut plus et qu'elle ne veut plus voir. Elle ne sait pas, elle ne veut pas savoir ce qu'elle détruit à chaque fois singulièrement.

Cette cécité, c'est l'essence de la contagion de la violence en temps de guerre. Donner droit à la haine, c'est toujours se mentir à soi-même, en même temps qu'aux autres, et se rendre aveugle. Même quand elle s'exerce sur un individu particulier qu'elle connaît et qu'elle peut nommer, la haine en vérité ne veut rien connaître de ce qui fait l'absolue singularité, irremplaçable, insubstituable de celui qu'elle condamne. Elle ne veut rien savoir de sa vulnérabilité et encore moins de la responsabilité de l'attention, du soin et du secours, que celle-ci exige. C'est cette éclipse qu'on a pu appeler le « consentement meurtrier » ; et s'il existe bien des formes d'un tel consentement qui n'ont pas besoin de la haine (toutes ses formes passives, toutes celles qui relèvent de la négligence, de l'indifférence ou de l'oubli) pour être manifestes, cette dernière (la haine) n'en demeure pas moins l'un de ces moteurs les plus puissants, dès que, la guerre déclenchée, ce consentement se fait actif et participatif.

C'est pourquoi il y a une seconde façon de penser la violence qui a pour principe de mettre l'accent, d'abord et avant toute autre considération, sur ce que celle-ci détruit. Non pas ce qu'elle détruit en général ! Non pas un ensemble déterminé (un ordre, des institutions, un système, un groupe, une « classe », un « peuple » ou une « race »), auquel cas cette façon de penser ne serait que le revers de la première — mais ce que la violence détruit à chaque fois singulièrement : l'addition discontinue des singularités : 1+1+1 ... ! Voilà ce qui distingue cette façon de penser : elle s'attache à la singularité des relations humaines, au tissu de ces relations qui fait de chaque existence singulière un monde à soi tout seul — à ces relations que la violence détruit (les enfants qu'elle prive de leurs parents, les parents de leurs enfants, les amis de leurs amis), à la misère de tous ces deuils et de ces vies brisées. Au rouleau compresseur de la haine, elle oppose une micro-analyse, une microphysique, pourrait-on dire, de la violence. Elle n'oublie jamais, elle refuse d'oublier (parce que c'est toujours ainsi que commence le mensonge) elle refuse d'oublier de voir et de se rappeler à chaque instant ce que la violence fait en chacun, ce qu'elle détruit chez chacun et chez les autres. C'est pourquoi cette compréhension de la violence dans ses effets donc les plus singuliers, dans la multiplicité de ses effets, irréductibles à toute généralité, appelle des témoignages. Elle fait de ceux qui la retiennent des témoins de la vérité. Telle est la grande leçon de

Romain Rolland, Martin Luther King, Nelson Mandela et tant d'autres. Ils nous rappellent que la réponse à la violence ne saurait être seulement politique, ou plutôt que les calculs, les arrangements de la politique ne suffisent pas si celle-ci ne trouve ailleurs une « ressource » qui, bien que nécessaire, leur reste radicalement hétérogène. Cette ressource, il est difficile de la nommer et de l'identifier. Elle ne saurait s'identifier à un dogme, à une religion constituée ou une morale toute faite, tant il est vrai qu'aucune n'est exempte de compromissions avec la violence nourrie de ses anathèmes, de ses excommunications, de ses procès en sorcellerie et de ses soutiens au pire. Mais il est probable aussi que leur héritage complexe, controversé, ne leur est pas complètement étranger. Ainsi s'ouvre un chantier immense, celui qui consiste à comprendre « notre » héritage moral et religieux, complexe et pluriel, dans sa double dimension : celle-là même qui aura toujours la puissance de ce que Derrida, lisant Platon appelait un « pharmakon » : contre la violence, au cœur de la violence : un remède et un poison.

*
* *

Parmi toutes les voix que l'on pourrait évoquer, pour repartir de 1914, comme on est tenté de le faire aujourd'hui, il en est une alors que l'on a choisi de rappeler plus particulièrement dans les pages qui suivent, une voix un peu oubliée, mais qu'il est sans doute grand temps d'écouter à nouveau, en 2014, dès lors qu'il est question de la haine, de son épreuve et des combats qu'elle appelle pour se dresser contre sa folie meurtrière : celle de Romain Rolland. A lire sa correspondance, notamment avec Stefan Zweig, mais aussi l'ensemble des articles qu'il publie, dès l'automne 1914 dans le *Journal de Genève*, il apparaît, en effet, qu'aucun écrivain ne fut plus profondément marqué par la victoire de la haine dans le cœur et dans l'esprit de ses contemporains que l'auteur de *Jean-Christophe*. Lorsqu'un peu plus tard, il entreprit de rassembler ses textes dénonçant la guerre, il hésita même entre deux titres, *Au-dessus de la haine*, puis *Contre la haine*, et finit par ne retenir aucun des deux, donnant à son recueil d'articles l'intitulé que nous lui connaissons : *Au-dessus de la mêlée*. Cette résistance à la haine (que connote la préposition « contre »), cette volonté de la surmonter (que rappelle la préposition « au-dessus »), il faut les entendre dans leur triple dimension : celle du refus des passions négatives que provoque et sollicite la guerre, en même temps qu'elle s'en nourrit, celle du « courage de la vérité » qu'implique un tel refus, celle enfin des gestes de secours, de soutien, d'entraide, sinon d'amour censés dégager la voie périlleuse d'une alternative à l'engrenage mécanique des sentiments hostiles. La haine, en effet, ce fut d'abord en 1914, comme chacun sait, celle de « l'adversaire », pour le développement et l'entretien des-

quelles toutes les forces non seulement politiques, mais également spirituelles et morales des pays bel-ligérants semblaient s'être conjurées : le moteur de cette envahissante et contagieuse « culture de l'en-nemi », sans laquelle l'exigence *sacrée* du « sacri-fice » imposé à toute une génération n'aurait pu s'emparer des consciences. Il faut relire les déclara-tions les plus enflammées, les jugements les plus car-icaturaux, les appels les plus insensés au mépris et à la haine, surgis sous la plume des esprits les plus avancés, les plus déliés, les plus cultivés, les plus universellement honorés des deux côtés. Dès sep-tembre 1914, Rolland n'eut de cesse de les dénoncer, soulignant leurs artifices rhétoriques, déplorant les retournements les plus radicaux de ceux que la guerre avait su mettre à son service, raillant les volte-face qui consistaient à brûler du jour au lendemain, les convictions, les idéaux et les admirations qu'on défendait encore la veille, s'alarmant enfin du déluge de fausses nouvelles qui d'emblée avaient nourri la haine, comme autant de composantes de ce « consen-tement meurtrier », qui est la vérité de toute guerre. Comme on l'imagine aisément, ses dénonciations fi-rent de lui aussitôt la *cible* d'une hostilité publique généralisée qui ne connut que peu d'exceptions. Aussi la haine, dont il lui fallut surmonter l'épreuve ne fut-elle pas seulement celle, dirigée contre l'en-nemi, qu'il refusait de partager, mais aussi bien celle à laquelle lui-même s'exposait, en le faisant savoir publiquement. Il devait le rappeler dans la profession de foi qui conclut l'introduction qu'il rédigea en sep-tembre 1915 pour l'ensemble du recueil :

J'ajouterai un seul mot. Je me suis trouvé, depuis un an, bien riche en ennemis. Je tiens à leur dire ceci : ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine. Je n'ai pas affaire à eux. Ma tâche est de dire ce que je crois juste et hu-main. Que cela plaise ou que cela irrite, cela ne me regarde plus. Je sais que les paroles dites font d'elles-mêmes leur chemin. Je les sème dans la terre ensanglantée. J'ai confiance. La moisson lèvera¹.

Mais, dans une Europe qui ne connaissait plus d'autre logique que celle de l'enfermement de cha-cun dans la rhétorique belliqueuse de son camp, se tenir « au-dessus de la haine », c'était encore affirmer une troisième chose : pas seulement une oppo-sition ni le courage d'une exposition donc, mais une alternative ou encore une voie de *dégagement* : le pari qu'un autre discours et surtout une autre action restaient possibles — que, par conséquent, les arti-fices de cette rhétorique et les mensonges qu'elle im-pliquait n'étaient pas une *fatalité* et qu'il y avait moyen de penser et d'agir *autrement*, comme tant d'hommes et de femmes tentent de le faire au-

jourd'hui encore dans ces zones de guerre, où la vio-lence fait rage. Si *Au-dessus de la mêlée* comporte une dimension communément morale et politique, celle-ci donc ne tient pas seulement à son « refus de la haine », mais au moins autant à ce qu'*elle lui op-pose*, de la façon la plus concrète qui soit : un autre discours et une autre action. Or la première chose qu'il faut dire et qu'il importe assurément de savoir entendre encore en 2015, le premier appel que Romain Rolland adresse aux peuples européens pour qu'ils résistent à la haine consiste à leur rappeler qu'elle n'est pas une donnée « naturelle » de la rela-tion entre les peuples et qu'il est faux de croire, comme on tente de le faire aujourd'hui à l'autre bout de l'Europe, après l'avoir fait, il y a vingt ans dans les Balkans, il est meurtrier d'imaginer, même au Moyen-Orient, qu'elle aurait des fondements ances-traux, pluriséculaires qui en feraient une fatalité de l'histoire. Non, ce qu'il fallait dire en 1914 aux peu-ples européens, à commencer par les Allemands, les Britanniques et les Français, c'est que leur supposée haine respective, quels que soient les motifs invo-qués, les arguments avancés, était d'abord et avant tout *construite* par une armée d'idéologues engagés dans l'aventure, munis des instruments rhétoriques les plus puissants, qui ne reculeraient devant aucun mensonge, aucune « fausse nouvelle » pour servir les intérêts de la guerre. Et il fallait encore ajouter que s'il était si périlleux de le dire, c'est que cette construction était par ailleurs soutenue par une véri-table confiscation de la parole : la censure des gou-vernements relayée par celle de l'opinion, l'une et l'autre privant les esprits libres de tout moyen pour opposer à la haine et aux violences qu'elle légitime une contre-parole.

Telle sera la première chose que Rolland n'aura de cesse de souligner, autant dans ces articles que dans son *Journal* et dans sa correspondance avec Zweig ! La première victoire de la guerre, c'est tou-jours une confiscation de cet ordre ! Elle impose, de part et d'autre de la ligne de front, deux discours op-posés, dans leur présentation respective de l'ennemi en objet d'une haine exigée, deux logiques qui re-viennent pourtant au même, par leur méthode, leurs automatismes de pensée et leurs calculs stratégiques, communément étrangers à toute réflexion distante, à tout recul, à tout effroi devant la violence qu'ils ré-clament — hostiles par principe à « l'indépendance de l'esprit », comme si chacune n'était jamais que le miroir de l'autre. La parole qui suit avait dès lors bien peu de chances d'être entendue :

Entre nos peuples d'Occident, il n'y avait aucune raison de guerre. En dépit de ce que répète une presse envenimée par une minorité qui a son in-térêt à entretenir ces haines, frères de France,

1. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2013, p.45-46.

*frères d'Angleterre, frères d'Allemagne, nous ne nous haïssons pas. Je vous connais, je nous connais. Nos peuples ne demandaient que la paix et que la liberté*².

Et pourtant, entre ce que disaient les « Allemands » et ce que disaient les « Français » les uns des autres, il n'y avait pas de différence, dès lors qu'ils restaient pris dans les filets uniformes de leur rhétorique haineuse, sans recul, sans distance critique, sans examen des faits et sans analyse des discours ; il n'y avait pas de différence et donc pas de débat possible, aucun espace pour un partage contradictoire de la parole qui dégage la possibilité d'un jugement objectif. Le premier effet de la haine ainsi, c'était d'introduire dans les esprits une confusion et une obscurité telles qu'on ne savait plus ce qui était vrai et ce qui était faux, ou plutôt que la vérité elle-même, l'objectivité des faits rapportés, la réalité des violations dénoncées ne faisaient plus l'objet d'un examen. C'est pourquoi la première façon de s'y opposer devait être de redonner droit à une telle parole, en inventant un espace public susceptible de redonner à « l'indépendance de l'esprit », seul garant de la morale, le crédit que les emportements de la haine lui avaient fait perdre. Il n'est pas anodin, de fait, que la « haute cour », à la formation de laquelle Romain Rolland en appela très tôt fut présentée comme « une haute cour morale, un tribunal des consciences qui veille et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction de camp³ ». De quoi s'agissait-il en l'occurrence, sinon de redonner crédit à une force morale et spirituelle, censée transcender toutes les divisions, de classe, de race et de nation, dépasser le cloisonnement des appartenances, alors même que les autorités qui l'incarneraient traditionnellement, celle des Églises et des partis, à commencer par ces élites socialistes, dans lesquelles Jaurès avaient mis tant d'espoir, s'étaient compromises et discréditées. Il fallait commencer par croire, nous dit Rolland, dans le « pouvoir moral de l'humanité » et dans sa capacité à infléchir la politique. Voilà la conversion qu'il fallait appeler de ses vœux, le premier pas qu'il importait de faire, si l'on voulait surmonter l'épreuve de la haine⁴ ! Un tel pouvoir, en effet, ne pouvait-être que l'objet d'une foi. Et ce qui était grave, c'était de ne plus en être capable, de perdre confiance dans la capacité des hommes, à commencer par les hommes de science et de culture, si prompts à se rallier à la cause de la violence, à se reprendre, à se retrouver, à rassembler leurs forces pour l'instituer. Si l'on devait

s'abandonner, au contraire, à l'idée que la tâche est impossible, si l'on devait céder au découragement et renoncer à l'espoir d'une contre parole commune, considérant d'emblée que tout discours et que toute action, par essence partisans et donc partiels, étaient tributaires des intérêts communautaires, dont ils se devaient de rester solidaires, alors n'hésite pas à proclamer l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, il n'y avait plus qu'à prendre acte du déshonneur de l'humanité !

*Ce tribunal, qu'on le voie à la fin ! Osez le constituer. Vous ne connaissez pas votre pouvoir moral, ô hommes de peu de foi ! ... Et quand il y aurait un risque, ne pouvez-vous le courir, pour l'honneur de l'humanité ? Quel prix aurait la vie, si vous perdiez, pour la sauver, toute fierté de vivre ! ...*⁵

Et il poursuit, un peu plus loin :

*Rien de ce que nous ormons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations,, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier*⁶.

Pour autant, ce « pouvoir moral » ne « tombait pas du ciel ». Il avait ses ressources propres qui appartenaient à chacune des cultures des nations belligères, lesquelles, loin d'attester leur séparation et l'enfermement de chacune d'elles dans une identité étrangère aux autres, constituaient et manifestaient au contraire leur patrimoine commun : celui précisément de « l'humanité ». Des précurseurs⁷, voilà ce qu'il convenait de rappeler aux intellectuels fauteurs de guerre, la « volonté de paix » en avait connus, dont il était urgent de se réapproprier l'exemple ! La « force morale » qui faisait défaut à l'Europe, quand elle n'avait plus d'oreille que pour l'héroïsme des sacrifices qu'elle exigeait, de part et d'autre, c'était à chaque nation de la puiser dans sa langue et dans sa culture, parce qu'ouvertes au reste du monde, elles témoignaient d'un partage plus profond et plus solide que la logique des conflits, et qu'elles attestaient une « compréhension entre les peuples », une entente, un débat, un dialogue ininterrompu qui rendaient les ruptures produites par la haine incompréhensibles. L'appel à un tribunal des consciences s'accompa-

2. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 76.

3. Je souligne.

4. C'est ce pas qui devait conduire l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, au lendemain de la guerre, à s'intéresser à l'œuvre et à la pensée de Gandhi, en lui consacrant un essai et en entretenant avec lui une correspondance suivie.

5. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 77-78.

6. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 78.

7. C'est dans cette perspective que Rolland publiera, en 1919, un autre recueil intitulé *Les Précurseurs* qu'il réunira plus tard, en un seul volume, avec les articles composant *Au-dessus de la mêlée* sous le titre *L'esprit libre*.

gnait ainsi d'un plaidoyer pour la littérature, dont la vocation était de traverser les frontières, en brisant les cercles de l'appartenance. Si l'on voulait résister à l'identification de l'Allemagne au militarisme prussien, comme à celle de la Russie au despotisme des tsars, il fallait rappeler la voix des écrivains et répéter ce qu'on leur devait. Il fallait avoir le courage de dire, *d'ailleurs*, contre toute perception globalisante, inséparablement haineuse et caricaturale, des nations, la dette que l'on avait contracté, en France, comme partout en Europe, à l'encontre de la culture allemande comme de la culture russe — et réciproquement. De fait, Rolland ne cessera durant la guerre de multiplier des appels, des lettres ouvertes, des adresses aux écrivains⁸, en même temps qu'il n'aura pas de mots assez durs pour fustiger ceux, si nombreux, qui auront mis leur plume au service de la violence et de la haine.

*
* *

En appeler au legs de la littérature universelle pour s'opposer à la construction haineuse des images de l'ennemi ! Aussi puissante que soit cette ressource symbolique, elle ne constitue néanmoins qu'un recours indirect contre la haine, qui, pour se dresser contre les représentations et les caractérisations qui la nourrissent, ne lui opposent pas encore les deux armes essentielles qui devraient permettre de la contrer : d'une part un établissement et un examen rigoureux des faits qui redonnent droit à la vérité, d'autre part des gestes de secours ou de soin, ces signes tangibles d'humanité qui prouvent, dans les faits, de la façon la plus concrète qui soit, qu'il est possible de *faire* exactement le contraire de ce que la haine semble prescrire comme une fatalité. Dans les premiers mois de la guerre, deux ensembles de faits concentrent sur eux toutes les polémiques et les controverses liées à cet établissement et à cet examen, avec leur cortège inéluctable de dénégations et de justifications indues : les exactions commises par les troupes allemandes en Belgique, avec, entre autres, la destruction de la bibliothèque de Louvain, et la destruction de la cathédrale de Reims. Elles sont au cœur de la correspondance tendue qu'échangent Romain Rolland et Stefan Zweig, durant l'automne 1914.

Elles font surtout l'objet du premier article qu'il publie dans le *Journal de Genève*, le 2 septembre 1914 : une lettre adressée à Gerhart Hauptmann, célèbre romancier allemand, prix Nobel de littérature, en réponse au soutien que l'écrivain allemand avait

apporté à l'invasion de la Belgique — soutien qui fustigeait les Belges et entendait justifier, au nom de la guerre et de ses moyens, les premières destructions. Pour Rolland, une telle caution intellectuelle, venant de la part d'un écrivain *héritier* de tout le *patrimoine* culturel européen, relève d'une double trahison : celle de *la culture* et celle de *l'esprit*. A supposer que la mort des hommes l'ait laissé indifférent, et quand bien même il trouvait la guerre justifiée, Hauptmann aurait du s'indigner de ses effets en manifestant d'une part son attachement à la sauvegarde des œuvres, constitutives d'un héritage commun, partagé par tous les européens cultivés, en témoignant d'autre part de cette indépendance de l'esprit qui fait aux écrivains le devoir de résister à la fureur collective. La culture et l'esprit, ainsi *idéalisés*, auraient du l'inciter à protester contre la folie guerrière des « militaires prussiens », en comprenant qu'elle était contraire à l'Allemagne que lui, Rolland, continuait d'admirer : celle de Goethe et de Beethoven. Au nom de la « grande » culture allemande, il aurait du comprendre qu'il lui était impossible de rester solidaire de la destruction des œuvres, sauf à trahir la portée universelle de cette culture :

Et non contents de vous en prendre à la Belgique vivante, vous faites la guerre aux morts, à la gloire des siècles. Vous bombardez Malines, vous incendiez Rubens. Louvain n'est plus qu'un monceau de cendres, — Louvain avec ses trésors d'art, de science, la ville sainte ! Mais qui donc êtes –vous ? Et de quel nom voulez-vous qu'on vous appelle à présent, Hauptmann, qui repoussez le titre de barbares ? Etes-vous les petits-fils de Goethe ou ceux d'Attila ? Est-ce aux armées que vous faites la guerre ou bien à l'esprit humain ? Tuez les hommes, mais respectez les œuvres ! C'est le patrimoine du genre humain. Vous en êtes, comme nous tous, les dépositaires. En le saccageant, comme vous faites, vous vous montrez indignes de ce grand héritage, indignes de prendre rang dans la petite armée européenne qui est la garde d'honneur de la civilisation⁹.

Déclaration terrible, dont il faut souligner le caractère intempestif ! D'emblée Rolland prend le contre-pied de ce qui s'impose, dès le mois d'août 1914, comme un *topos* commun à tous les discours bellicistes et belliqueux sur l'Allemagne et sur les Allemands. « Je ne suis pas de ces Français qui traitent l'Allemagne de barbare », écrit-il en ouverture de sa lettre. A l'inverse de la plupart de ses contemporains, il refuse de *renier* et de brûler, la guerre déclarée, ce qu'il adorait encore la veille : *la culture de*

8. Cf. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 83 : « Mes amis allemands (car ceux de vous qui furent mes amis le restent, malgré les sommations que les fanatiques des deux partis nous adressent de rompre nos liens), vous savez combien j'aime votre vieille Allemagne et tout ce que je lui dois. Je suis fils de Beethoven, de Leibnitz et de Goethe, au moins autant que vous. Mais à votre Allemagne d'aujourd'hui, dites-moi, que dois-je, que devons-nous en Europe ? ».

9. Romain Rolland, « Lettre ouverte à Gerhart Hauptmann », dans *Au-dessus de la mêlée*, préface de Christophe Prochasson, Paris, éditions Payot, 2013, p. 49.

langue allemande : ses écrivains, ses musiciens et ses philosophes. C'eût été au demeurant se renier soi-même, dès lors que l'auteur de *Jean-Christophe* n'avait eu d'autre objectif, dans son roman fleuve, dont, faut-il le rappeler, le héros est allemand, que de construire des « ponts » et un « dialogue » entre les deux cultures, mettant en scène et faisant tomber les préjugés que les deux peuples continuaient d'entretenir les uns à l'égard des autres, après la guerre de 1870. Ensuite, on notera que l'auteur de *Au-dessus de la mêlée* se refuse à porter un jugement sur les Allemands, en tant que tels. Ce ne sont jamais les peuples, en eux-mêmes, compris comme un sujet collectif homogène, qui doivent être tenus pour responsables des destructions, mais une élite militaire et politique qui trouve son intérêt à les ordonner, entraînant les peuples dans une folie meurtrière qu'elle décide et programme en pleine connaissance de cause. Enfin, on retiendra que, dans son analyse des destructions engendrées par la guerre, c'est d'abord celle des œuvres de la culture qui retient l'attention de Rolland. Ce qu'il déplore de la guerre, qui n'en est qu'à ses tout débuts, ce ne sont pas encore ses victimes, ce n'est pas encore l'horreur des tranchées, les générations sacrifiées, mais un crime contre l'esprit et contre la culture, tenus pour les garants de l'humanité — et c'est ce crime que symbolise la destruction de la bibliothèque de Louvain. Voilà ce que l'aveuglement de la haine rend possible. En s'en prenant aux œuvres, plus encore qu'en supprimant des vies, il commet un « crime contre l'humanité, idéalisée et incarnée dans son patrimoine culturel ». Rolland, au demeurant, s'en explique, dans un second texte écrit, quelques semaines plus tard, en septembre 1914, après le bombardement de la cathédrale de Reims, prenant part à l'immense vague d'émotions qu'il avait suscité¹⁰. Se demandant pourquoi « parmi tant de crimes de cette guerre infâme », il lui avait fallu choisir, « pour protester contre eux, les crimes contre les choses et non contre les hommes, la destruction des œuvres et non celle des vies¹¹ ? », il invoque la fonction des œuvres d'art qui est d'être l'arche commune qui rassemble les peuples. Quand bien même celles-ci resteraient, chacune singulièrement, l'expression particulière de la « vie spirituelle » d'un peuple déterminé, « l'arbre de sa race », écrit l'auteur de *Jean-Christophe*, il faut rappeler qu'elles constituent, en même temps, ce que ce peuple offre à l'humanité pour en faire un patrimoine commun. Les détruire, c'est donc s'en prendre à ce qui précisément transcende les appartenances, c'est effacer ce qui devrait être au contraire sauvegardé comme une attestation de l'unité de l'esprit humain.

Ce n'est pas un hasard si, faisant l'éloge de la cathédrale de Reims, Rolland la présente certes comme « un peuple, à elle toute seule », mais également, et de façon plus générale, comme « la réponse harmonieuse faite par le genre humain à l'énigme du monde » :

Une œuvre comme Reims est beaucoup plus qu'une vie : elle est un peuple, elle est ses siècles qui frémissent comme une symphonie dans cet orgue de pierre ; elle et ses souvenirs de joie, de gloire et de douleur, ses méditations, ses ironies, ses rêves ; elle est l'arbre de la race, dont les racines plongent au plus profond de sa terre et qui, d'un élan sublime, tend ses bras vers le ciel. Elle est bien plus encore : sa beauté qui domine les luttes des nations, est l'harmonieuse réponse faite par le genre humain à l'énigme du monde, — cette lumière de l'esprit, plus nécessaire aux âmes que celle du soleil¹².

On conçoit dès lors que Rolland s'en prenne prioritairement aux écrivains, déplorant qu'aucune voix « allemande » ne se soit élevée pour s'associer à la sienne, après la destruction de Louvain et regrettant que semble impossible ainsi la constitution de cette « internationale de l'esprit », qui aurait eu pour vocation de protester contre la destruction des œuvres. C'est que « l'esprit » donne en réalité aux intellectuels une double responsabilité. Peut-être même se définit-il, depuis l'affaire Dreyfus, par le double engagement que celle-ci signifie qui est donc à la fois celui de la sauvegarde de son indépendance et celui de la recherche de la vérité. D'où la mise à l'épreuve que constitue la guerre ! Elle éprouve sa capacité de résistance aux pressions de l'opinion et des forces politiques, morales et religieuses qui la manipulent, vérifiant par là même son aptitude à garder, envers et contre toutes les séductions de la violence organisée et le fanatisme de son consentement, le souci de la vérité. Ainsi l'écrivain se doit-il de ne pas être dupe de ce que lui imposent les journaux et ceux qui en contrôlent les contenus. Il doit savoir d'où lui viennent les nouvelles qui lui sont transmises, identifier comme telles ces fameuses « fausses nouvelles de la guerre », dont parlera l'historien Marc Bloch en 1921¹³, et par là même s'attacher à diversifier la source de son information, il doit enfin rechercher sur toute question liée au conflit un débat contradictoire, fondé sur une « recherche de la vérité » qui sache se protéger des passions imposées. C'est son devoir ! Et pourtant, c'est tout le contraire que Rolland observe : la capitulation de l'esprit, le re-

10. Cf. *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*, mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Sensis, Louvain, Soissons, etc., accompagné de photographies et pièces justificatives, Paris, Hachette, 1915.

11. Romain Rolland, « *Pro aris* », dans *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 51.

12. Romain Rolland, « *Pro aris* », op. cit., p. 52-53. Je souligne.

13. Cf. Marc Bloch, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, dans *L'histoire, la guerre, la résistance* ; collection Quarto, Gallimard, 2006, p. 293-316. Voir également, dans ce même volume, *les Souvenirs de guerre* de l'historien, ainsi que ses photographies.

noncement à la vérité, l'abdication de la culture. Le constat qu'il dresse, dans le fameux article intitulé « Au-dessus de la mêlée », daté du 15 septembre 1914 et publié dans *Le Journal de Genève* le 22, est dès lors sans appel : « L'unanimité pour la guerre » ne s'apparente à rien de moins qu'« une contagion de fureur meurtrière ».

A cette épidémie, pas un n'a résisté. Plus une pensée libre qui ait réussi à se tenir hors d'atteinte du fléau. [...] C'est la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées, et se mettent, dans chaque Etat à la suite des armées. Dans l'élite de chaque pays, pas un qui ne proclame et ne soit convaincu que la cause de son peuple est la cause de Dieu, la cause de la liberté et du progrès humains¹⁴.

*
* *

Il reste que le rétablissement de la vérité ne suffit pas. Car il importe aussi de montrer aux belligérants un autre visage que celui de la haine ? Si l'engagement de Rolland pendant la guerre a une dimension exemplaire, c'est qu'il n'ignore rien de ce déplacement nécessaire. Il ne faut pas lutter seulement contre les représentations haineuses, avec les armes de la critique, il faut agir, à son échelle, pour transformer les situations déterminées qui contribuent à les entretenir ou à les ranimer. Tel est le sens de l'action qu'il mène au sein de l'*Agence internationale des prisonniers de guerre*, à Genève, dont il prononce un vibrant éloge dans l'essai intitulé *Inter arma caritas*. Ce que l'action de cette agence, en effet, oppose à la haine, ce ne sont plus des discours qui en déconstruisent les mécanismes et l'engrenage, ce n'est plus la vérité, par opposition au mensonge, mais des gestes de soutien très concrets qui, dans le cas présent, n'ont d'autre objectif que de collecter les informations nécessaires auprès des belligérants pour rassurer les familles, chaque fois que c'est possible, sur le sort de leurs disparus, rétablir le contact avec les prisonniers, recevoir et transmettre à destination les courriers qui permettent de renouer les fils de la vie partagée interrompue. Là où la guerre éclipse toute responsabilité de l'attention, du soin et du secours qu'exigent, de partout et pour tous, la vulnérabilité, par exemple celle des prisonniers et de leurs familles, et la mortalité d'autrui, l'agence redonne un sens minimal à la « solidarité », sinon la « bonté » que tout, dans le conflit, contribue à briser. Aussi l'une et l'autre occupent-elles une place cen-

trale dans la correspondance que Romain Rolland échange avec Stefan Zweig. Elles reviennent comme le leitmotiv d'une exhortation mutuelle, nouant et renforçant les liens de l'amitié. « Faites quelque chose pour les blessés, pour les prisonniers, pour toutes les victimes de cette guerre absurde ! ». De part et d'autre de la ligne de front, les deux amis n'ont de cesse de s'y encourager, comme s'il était de leur responsabilité de s'opposer aux représentations partisans de la guerre pour donner droit à ce qui transcende la division ami-ennemi qui est la misère infinie, la misère sans nom, la misère muette des peuples belligérants :

La guerre nous impose, à mon avis, — de nous taire, — je l'ai déjà écrit ; mais les blessés, les malades, les prisonniers, ce n'est plus la guerre, c'est seulement la misère, la misère infiniment tragique et humaine, que le poète se doit de défendre. J'attends un mot de votre part en faveur des blessés et des malades, car, si nous ne pouvons pas aider tous les autres, ceux qui doivent tuer et se faire tuer, si nous n'avons pas pu retarder, ne serait-ce que d'une petite heure, l'horreur de l'action, alors nous devons au moins porter secours aux victimes et exiger un peu d'amour pour ces malheureux. [...] Dans quelques années, lorsqu'on se souviendra tous de cette guerre, vous vous demanderez : qu'ai-je accompli alors ? Et si vous n'aviez réussi que cela, qu'un seul malade ait pu bénéficier en pays ennemi d'une once de bonté, vous pourriez vous dire je n'ai pas été complètement inutile¹⁵.

Une fois de plus, il s'agit de rétablir la vérité, de la façon la plus objective qui soit, alors même que circulent ces fausses rumeurs qui alimentent conjointement « culture de la peur » et « culture de l'ennemi ». Contre les soupçons de barbarie et de cruauté généralisées, de part et d'autre, il s'agit de montrer, grâce à la collecte et à la transmission de ces informations, mais aussi des lettres et des colis acheminés, qu'envers et contre toute la violence de la guerre, des gestes d'humanité restent *possibles* qui soulagent son fardeau, préservant le peu de confiance dans l'avenir qu'il faut garder, pour faire de chaque parcelle d'humanité sauvée ou restaurée le contre poison de la haine¹⁶. Telle est la force symbolique que Rolland reconnaît à l'action de l'agence. Là où la guerre consacre l'emprise des passions négatives sur la politique, leur encouragement et leur promotion, faisant de la haine indexée à l'amour de la patrie un devoir, sinon une vertu, les gestes de paix

14. Romain Rolland, « Au-dessus de la mêlée », dans *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p.69.

15. Romain Rolland – Stefan Zweig, lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland du 6 octobre 1914, *Correspondance 1910-1919*, Paris, éd Albin Michel, 2014, p. 79-80.

16. Cf. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 106 : « Elle [l'Agence internationale des prisonniers de guerre] n'est pas seulement bienfaisante, en renouant les liens brisés par la bataille entre le soldat et les siens. Par son œuvre de paix, par sa connaissance impartiale des faits dans les pays en lutte, elle peut contribuer à détendre un peu la haine, exaspérée par des récits hallucinés, et à montrer, chez l'ennemi le plus acharné, ce qui reste d'humain. »

qui se portent au secours des prisonniers, comme à toutes les victimes de la guerre, militaires, mais aussi et surtout civiles, aux personnes déplacées, enlevées ou disparues, aux blessés séparés des leurs dessinent, avec peine, la place d'une injonction morale minimale adressée aux politiques. Car s'il est vrai qu'il s'agit le plus souvent d'initiatives et d'énergies singulières, comme celle du docteur Ferrière, attaché à « dresser les listes des disparus », « à rendre confiance à ceux qui les cherchaient », à « connaître les lieux d'internement » et, pour finir, à « rattacher le fil brisé entre les parents, les amis¹⁷ », celles-ci se font dans le cadre d'institutions que ceux qui les animent et les incarnent s'efforcent d'imposer aux gouvernements en guerre comme des interlocuteurs légitimes.

Pas à pas, ce n'est pas autrement que se fait le travail de la paix, dans l'épreuve de la haine. Tout ce qui contredit et contrarie ses cris, les aboiements des journaux et ces vociférations de l'arrière que décrira si bien Louis Guilloux dans *Sang noir*, toutes ces paroles, tous ces gestes, tous ces actes d'humanité sont une chance gagnée. Dès l'automne 1914, quatre ans avant que soit signée l'armistice, dont il ne pouvait deviner qu'elle tarderait tant à venir, Rolland se montre à l'avance soucieux des conditions qui, dans la guerre, devraient préparer une « paix juste ». Celle-ci, pressent-il déjà, ne pourra se faire, sans que « l'opinion publique européenne » soit réformée, dans son ensemble. Or plus on laissera le venin de la haine se répandre, sans rien lui opposer, plus cette réforme nécessaire sera d'emblée compromise et moins les vainqueurs et les vaincus, aveuglés par les ressentiments accumulés, ne pourront s'entendre sur ces conditions. Les premiers feront de la paix une vengeance, qu'ils prendront pour la justice, et les seconds la vivront comme une humiliation. Voilà pour-

quoi, comme Rolland l'écrit à Frédéric Van Eeden, le 12 janvier 1915, il n'y a pas de tâche plus urgente que de rassembler, par « des liens intimes et permanents » qui leur donnent une « force commune », les voix qui, partout en Europe, savent ne pas minimiser les traces désastreuses qu'une rhétorique haineuse dépose dans les consciences européennes, ferment meurtrier des catastrophes futures. Redoutant que la fabrique de la haine, si utile aux fauteurs de guerre n'ait déjà produit, en réalité, de l'irréparable, il en appelle aux belligérants pour préserver ce qui peut l'être encore de l'avenir. Répondant, le 17 novembre 1914, à ceux qui l'accusent de trahison, il leur adresse ces quelques mots qu'il faut entendre comme un avertissement au seuil d'un siècle qui n'aura guère eu d'oreilles pour l'entendre :

Il faudra bien que vous repreniez ensemble des relations supportables et humaines : arrangez-vous donc à ne pas les rendre impossibles ! Ne brisez pas tous les ponts, puisqu'il nous faudra toujours traverser la rivière. Ne détruisez pas l'avenir. Une telle blessure bien franche, bien propre, se guérit, mais ne l'envenimez pas. Défendons-nous de la haine. S'il faut dans la paix préparer la guerre, comme dit la sagesse des nations, il faut aussi dans la guerre préparer la paix¹⁸.

juin 2015

Marc Crépon est directeur du Département de philosophie de l'Ecole Normale Supérieure. Son dernier ouvrage La vocation de l'écriture. La littérature et la philosophie à l'épreuve de la violence est édité chez Odile Jacob. Il est l'auteur de l'introduction de la réédition du Péguy de Romain Rolland aux Ed. de La Découverte.

17. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 111.

18. Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 126.